

SAMUEL BECKETT ET LA PLONGÉE DANS LE VIDE

Au fil de mes recherches sur le vide et le Surréalisme, ma curiosité s'est arrêtée sur les écrits de Samuel Beckett. Une récurrence dans son écriture : le mal-être, la difficulté à être, le vide semblant l'animer et de même, habiter son écriture. Nous allons tout d'abord faire le rapprochement entre l'œuvre de S. Beckett, la psychanalyse et la « logique du négatif » dans sa production littéraire et enfin nous aborderons son œuvre sous l'angle du « [transfert de vide](#)¹ » latent émergeant de celle-ci.

1) Samuel Beckett, la psychanalyse et l'« auto-analyse au négatif »

L'écriture beckettienne est assez particulière mais révèle un fonctionnement analytique précieux. Selon D. Anzieu, « pour Beckett ne c'est pas la structure fermée d'une histoire qui fonctionne : c'est la structure ouverte d'un récit, homologue à celui produit par la situation psychanalytique même. »² D'ailleurs S. Beckett a été en analyse avec W.R. Bion. Cette dernière s'est soldée par un échec car W.R. Bion n'avait pas encore les outils cliniques pour répondre à la part psychotique et à la destructivité de S. Beckett.

La relation transférentielle semble avoir été chaotique et la mobilisation de W.R. Bion, importante. En effet, les deux hommes montrent des similitudes quant à l'évolution de leurs écrits. Une sorte d'imbrication les lie dans la création. Selon D. Anzieu, W.R. Bion a théorisé la « terreur sans nom », désignant un « vécu d'agonie primitive, expérience, antérieure à l'acquisition du langage, d'une mort psychique. Etat qui avait envahi Beckett et qui l'avait amené un peu avant la trentaine à consulter un psychanalyste. Variable que W.R. Bion introduit dans son œuvre

¹ Transfert spécifique que j'ai élaboré

² Anzieu D., *Beckett et le psychanalyste*, Mayenne, Mentha, 1992, p. 110

scientifique à peu près au même moment où Beckett la décrit dans son œuvre littéraire. »³

S. Beckett cherchait-il une catharsis dans ses écrits ? D. Anzieu de même, à propos de *Murphy*⁴, se dit surpris par les descriptions de S. Beckett, « d'états psychiques qui sont alors ou qui vont être conceptualisés par des psychanalystes, principalement par W.R. Bion : changement catastrophique, clivage multiple, identification projective, trauma, érotique anale, parties léthargiques du Moi, menace d'effondrement et de mort psychique, fluctuations des frontières du Moi. »⁵ S. Beckett semble essayer de nommer son fonctionnement psychique pour pouvoir se comprendre seul, car il pensait, selon D. Anzieu, que W.R. Bion ne l'aidait pas. Son œuvre est donc pleine d'un transfert qui s'élabore difficilement. Il sentait qu'il « approchait du point de non-retour qu'il ne savait pas nommer décompensation et dépersonnalisation mais dont le pressentiment clairvoyant le remplissait d'effroi. S. Beckett comprend quel pervertissement de son activité mentale le fait penser à l'envers et il trouve son salut en retournant à l'endroit ce retournement pathogène. »⁶

Les efforts de W.R. Bion ne semblent pas si vains, car comme le dit D. Anzieu : « l'expression « négation de la vie » (...) confirme que, grâce à sa psychanalyse, Beckett commence de prendre conscience du système du penser négatif généralisé, qui est à la base de ses désordres psychosomatiques et de ses conduites addictives et délictueuses. »⁷ S. Beckett appréhende de mieux en mieux son fonctionnement mental. La présence de W.R. Bion se fait du reste sentir dans l'évolution de ses romans : « de cette présence donc je ne dirai que ceci, sans chercher à savoir d'où elle est venue, où elle est partie, qu'à mon avis elle n'était pas illusion, tant qu'elle dura, cette présence dehors, cette présence dedans, cette présence entre, de ce qui n'existait

³Ibid. p. 34

⁴ Roman de S. Beckett

⁵ Op. cit., p. 104

⁶ Ibid. p. 111

⁷ Ibid. p. 70

pas. »⁸ Cette présence qui ne peut être que négative sera dénommée le « non-sein » par W.R. Bion. Pour lui, on peut découvrir ce qui a manqué et en constituer une représentation qui puisse contenir le manque. S. Beckett en dira lui-même ceci : « lorsqu'en un mot il sera à son centre enfin, après tant d'années fastidieuses passées à s'accrocher au périmètre. »⁹ Au centre se trouve le vide et grâce à cette présence, dont il parlait plus haut, était-il prêt à vivre l'effondrement pour pouvoir se recentrer ?

D. Anzieu décrit un « monde qui s'apparente à la condition passive, inerte, aboulique, du nourrisson, à sa dépendance envers les humeurs imprévisibles de l'entourage, à sa recherche et à sa perte de repères, à son sentiment d'une discontinuité d'être, à son oscillation entre la « génération et l'effondrement » (p. 84) ; il est un « projectile sans provenance ni destination » (p. 85). Samuel Beckett ne décrit-il pas là ce que W.R. Bion conceptualisera comme « l'écran d'éléments bêta » ? »¹⁰ D. Anzieu résume ainsi les thématiques des romans de Beckett : « *Murphy* : coupure avec l'auto-enveloppement. *Watt* : coupure avec le roman traditionnel ; déploiement de la logique du penser négatif. *Mercier et Camier* : bifurcation du processus psychanalytique et du processus créateur. *Molloy* : retournement du romancier en narrateur. *Malone meurt* : développe la vision de la voix : le soliloque. *En attendant Godot* : l'être qui manque. *L'Innommable* : le manque à être. *Comment c'est* : récapitule la double histoire d'une auto-analyse et d'une création »¹¹.

Un autre point marquant le transfert de S. Beckett sur W.R Bion est la corrélation entre M. Knott, le maître de maison dans *Watt*, et le psychanalyste. D. Anzieu écrit à ce sujet : « l'activité négative de la pensée est poussées à ses extrémités logiques. La relation « vide » entre Watt et Knott constitue l'espace psychique de fond dans lequel se développe un système de pensée négative. (...) En construisant des séries

⁸ Beckett S., *Watt*, Paris, Les éditions de Minuit, 2007 (1968) p. 45

⁹ Ibid. p. 41

¹⁰ Anzieu D., *Beckett et le psychanalyste*, Mayenne, Mentha, 1992, p. 107

¹¹ Ibid. p. 173

imaginaires, *Watt* réinvente la protection originaire de l'espoir contre le chaos, tout en côtoyant celui-ci. »¹² N'est-ce pas une façon de chercher à contrôler le vide tout en restant au plus près de lui ? Le vide est-il rassurant pour S. Beckett ? Le transfert aurait-il aussi été « négatif » si l'effondrement lui avait été permis ? Au lieu de cela, le processus d'échec de S. Beckett se joue dans l'attaque des liens et de la pensée.

C. Ross ajoute une pierre à cet édifice : « Le désir beckettien est donc un désir d'échec, volonté d'échouer et de mettre en échec toute tentative pour créer et maintenir des liens dits interpersonnels, « humains ». (...) Le personnage beckettien rejette tout ce qui peut servir à se remémorer l'excès de déplaisir. »¹³ Il poursuit : « en visant la pensée, Beckett dépouille et vide entièrement toute vitalité mentale. (...) comme si on rêvait de se débarrasser de tout ce qui touche à la pensée, (...) en l'attaquant, en l'évacuant afin d'atteindre un vide mental. »¹⁴ Cette destructivité fait penser au « Moi-Peau » élaboré par D. Anzieu et à l'« attachement au négatif » qui s'ensuit, lors d'une défaillance pendant sa constitution. La pensée naissant de la relation, l'attaque de la pensée représente, en quelque sorte, une attaque de la relation en cours d'objectalisation. Mais C. Ross de préciser qu'il ne s'agit pas d'une « simple régression aux processus primaires mais [d'] « une logique du désespoir et du négatif. »¹⁵.

Nous pouvons alors nous demander si S. Beckett n'a pas, comme le dirait D. Anzieu, « une vision originairement grise. L'écriture de Beckett est une écriture sans couleurs. »¹⁶ Cette question de la couleur, fait penser à la « zone grise » décrite par A. Green, là où la séparation ne peut advenir. La mère fait surface dans sa trop-présence, empêchant un « travail du négatif » de s'accomplir et d'effectuer une séparation. C. Ross propose l'idée de « mère négative » pour expliquer que « le récit beckettien est (...) marqué par une identification excessive à la mère, avec ces liens de

¹² Ibid. p. 139

¹³ Ross C., *Aux frontières du vide: Beckett: Une écriture sans mémoire ni désir*, Amsterdam, Rodopi, 2004, p. 54

¹⁴ Ibid. p. 56

¹⁵ Ibid. p. 53

¹⁶ Anzieu D., *Beckett et le psychanalyste*, Mayenne, Mentha, 1992, p. 14

ressemblance et de dépendance, sans oublier les fantasmes originaires et destructeurs qui s'y rattachent et qui visent le sein. »¹⁷ Le rapprochement avec le complexe de la « mère morte »¹⁸ d'A. Green, est aussi envisageable. En suivant le raisonnement de cet auteur, s'inspirant de W.R. Bion, nous pouvons penser que la mère de S. Beckett n'a pas joué son rôle de transformation des éléments *bêta* en éléments *alpha*. Les pensées qui n'ont pas été « digérées » par la mère, restent à l'état d'éléments *bêta* dispersés. Les pensées ne trouvent donc pas de contenant pouvant donner sens aux contenus. La logique négative beckettienne vient alors détruire les pensées qui ne peuvent être contenues. L'attaque est préférable en tant qu'elle est une forme active de recherche d'un contenant qui ne pourra que défaillir. C. Ross affirme d'ailleurs que « reposer la question du négatif en termes psychanalytiques d'espaces et d'objet est une tentative non de remplir le vide, ni de l'ignorer, mais de l'ouvrir à son propre espace, de le penser tout en explorant son monde intérieur... »¹⁹

2) Samuel Beckett, l'indifférenciation, l'informe et le « transfert de vide »

M. Blanchot questionne : « Qui parle dans les livres de Samuel Beckett ? Quel est ce « Je » infatigable qui, apparemment, dit toujours la même chose ? (...) Ou bien est-il entré dans un cercle où il tourne obscurément, entraîné par *la parole errante, non pas privée de sens, mais privée de centre, qui ne commence pas*, (...) car, en elle, le silence éternellement se parle. (...) « Quel est ce *vide qui se fait parole* dans l'intimité ouverte de celui qui y disparaît ? »²⁰ En effet, dans *Watt*, les voix se confondent ainsi que les corps et les objets : « C'était un mardi après-midi au mois d'octobre (...). J'étais au soleil, le mur était au soleil. J'étais le soleil (...) et le mur (...) et le moment de la

¹⁷ Ross C., *Aux frontières du vide: Beckett: Une écriture sans mémoire ni désir*, Amsterdam, Rodopi, 2004, p. 59

¹⁸ Se reporter à la Partie I) B) 2) pour plus de détails.

¹⁹ Ross C., *Aux frontières du vide: Beckett: Une écriture sans mémoire ni désir*, Amsterdam, Rodopi, 2004, p. 51

²⁰ Blanchot M., *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1986, p. 287, souligné par moi

journalière. »²¹ Ce que D. Anzieu interprète comme : « ataraxie, fusion imaginaire avec l'objet, indélémination du Moi, dénégation de la douleur, de la haine, du mal, fuite de la réalité. »²² L'indifférenciation règne donc, comme dans le « fantasme de peau commune » de la première phase du « transfert de vide ».

Samuel Beckett présente ses difficultés à être et montre une existence pas vraiment réelle puisqu'indifférenciée. M. Blanchot, à propos d'A. Artaud, écrit : « ce qui est premier, ce n'est pas la plénitude de l'être, c'est la lézarde et la fissure, l'érosion et le déchirement, l'intermittence et la privation rongeuse : l'être, ce n'est pas l'être, c'est ce manque de l'être, manque vivant qui rend la vie défaillante, insaisissable et inexprimable, sauf par le cri d'une féroce abstinence. »²³ Il me semble que cette description s'applique à S. Beckett, car cette parole neutre qui se meurt seule, n'attend rien en apparence mais finalement attend un contenant. Comme le dit D. Anzieu, « l'attente est attention à un objet absent. L'attente est antérieure à l'attention. Elle prépare l'accueil de l'objet. Elle fait le vide, un vide qui figure l'absence de l'objet et qui propose un espace où l'objet pourra se rendre présent. »²⁴

Le problème c'est que le vide chez S. Beckett figure plus l'effrayante présence de l'objet que son absence. Dans *l'Innommable*, S. Beckett ne décrit-il pas l'effondrement permanent dans lequel il plonge, cette « terreur sans nom » bionienne, mais qui ne trouve pas de lieu où se loger ? M. Blanchot considère que « *L'Innommable* est précisément expérience vécue sous la menace de l'impersonnel, approche d'une parole neutre qui se parle seule, qui traverse celui qui l'écoute, est sans intimité, exclut toute intimité, et qu'on ne peut faire taire, car c'est l'incessant, l'interminable. »²⁵

²¹ Beckett S., *Watt*, Paris, Les éditions de Minuit, 2007 (1968) p. 42

²² Anzieu D., *Beckett et le psychanalyste*, Mayenne, Mentha, 1992, p. 141

²³ Blanchot M., *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1986, p. 55

²⁴ Anzieu D., *Beckett et le psychanalyste*, Mayenne, Mentha, 1992, p. 255

²⁵ Blanchot M., *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1986, p. 290

Nous pourrions rajouter que S. Beckett se perd dans un « temps qui ne cesse pas »²⁶, selon S. Le Poulichet, car il n'a nul lieu où advenir. Cette parole qui ne cesse pas non plus, permet une certaine maîtrise du vide par l'extériorisation. Seulement la surface projectile renvoie constamment au/du néant, à l'innommable, à l'informe. Mais est-ce seulement cette « terreur sans nom » qui est jeu ? Ou bien pouvons nous y voir aussi un trou dans la désignation du nom de l'auteur ? Dans *l'Innommable*, S. Beckett écrit : « les mots sont partout, dans moi, hors de moi, ça alors, tout à l'heure je n'avais pas d'épaisseur, je les entends, pas besoin de les entendre, pas besoin d'une tête, impossible de les arrêter, je suis en mots, je suis fait de mots, des mots des autres... »²⁷ Par rapport à ce texte, M. Blanchot pense que S. Beckett, en écrivant *l'Innommable*, devient « un être sans nom, (...) un être sans être qui ne peut ni vivre ni mourir, ni cesser ni commencer, le lieu vide où parle le désœuvrement d'une parole vide et que recouvre tant bien que mal un Je poreux et agonisant. »²⁸

Ce qui renforce l'agonie, c'est le manque de mots aussi, car le langage n'est pas encore constitué au moment de l'effondrement. Les mots chez S. Beckett sont aussi sur-utilisés pour contrer ce manque de langage et en manipulant ce dernier pour qu'il en perde tout son sens comme si aucun mot ne pouvait verbaliser ce vécu « sans nom », innommable. L. Laufer ajoute : « « L'atrocité est hors langage » disait Pierre Legendre, mais l'empreinte est restée dans le corps. »²⁹ Les mots ne s'expriment plus en tant que tels mais en tant que débris corporels marquant la feuille de sa souffrance, débris corporels d'une peau dont les contours sont mal dessinés. Fait étonnant d'ailleurs, lorsque je lisais les romans de S. Beckett, je ne pouvais m'empêcher de toucher ma peau, de me gratter, compulsivement et de tenter de rassembler un corps mobilisé par le texte, se dispersant dans une angoisse « sans nom » et désintégrant. Cet éprouvé corporel n'était pas dû au hasard. La lecture des

²⁶ Nous avons défini cette expression partie I), B), 1), p. 19

²⁷ Beckett Samuel, *l'Innommable*, cité par M. Blanchot in, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1986, p. 294

²⁸ Blanchot M., *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1986, p. 290

²⁹ Laufer L., « L'informe et le transfert », in *Recherches en psychanalyse, L'informe et l'archaïque*, Paris, L'esprit du temps, 2005, p. 87

textes de cet auteur ne peut passer que par l'enveloppe du corps pour être saisie. Sinon ce ne sont que des débris de mots n'ayant aucun sens ni aucune beauté car comme le note parfaitement A. Franck, « Le propre de la beauté (...) tient sa fulgurance de s'arracher au néant, à la destruction, ou à l'effroi dont elle paraît émerger et qu'elle transmue. »³⁰ Le lecteur de ce type de texte ne peut être que receveur d'une parole cherchant à être digérée, transformée, transmuée.

Dans le poème *Sans*³¹, S. Beckett gèle ses mots, comme il fixe le temps. D. Anzieu appuie cette idée : « *Sans* : description de l'absence absolue : ruines, solitude, dénuement. Le passé est nié. Le présent est immobilisé. (...) La forme est extraordinairement travaillée pour répéter le contenu, pour mimer l'absence essentielle : pas de phrases, des mots juxtaposés selon des combinaisons tantôt variées, tantôt répétitive... »³² C. Ross, quant à lui, exprimera cette idée en d'autres termes : « le vide beckettien ne se construit pas dans un vide ; il est plutôt fabriqué, joué, pensé, travaillé. (...) Autrement dit, la recherche beckettienne du neutre ou de la mise en suspend du temps et de la mémoire. »³³ Ne retrouvons nous pas le principe du « transfert de vide », qui nécessite une suspension aussi bien du temps que de la pensée, de la mémoire et du corps ? Ce moment de gelée, de cristallisation de l'être et de son environnement garantie que tout restera comme ça puisqu'il n'y a plus d'avenir ni de passé et bien entendu, pas de présent non plus. N'est-ce pas la seule façon de mettre une couverture sur soi, pour que plus rien ne puisse en sortir ni y entrer ?

Jouer avec le vide permet à S. Beckett non seulement de l'identifier, mais de le maîtriser un tant soit peu et donc de le mettre à distance. Le vide est « trouvé/créé/manipulé » dans l'œuvre pour réduire à néant l'objet de l'absence en le remplissant en permanence. Ce vide contenu dans l'informe de l'écriture vient

³⁰ Franck A., *Beautés et Transferts*, Paris, Hermann Psychanalyse, 2007, p. 86

³¹ Beckett S., « *Sans* », in *Têtes mortes*, Paris, Les éditions de Minuit, 1972 (1967)

³² Anzieu D., *Beckett et le psychanalyste*, Mayenne, Mentha, 1992, p. 30

³³ Ross C., *Aux frontières du vide: Beckett: Une écriture sans mémoire ni désir*, Amsterdam, Rodophi, 2004, p. 186

comme un objet trouvé/créé, comme dans le « transfert de vide », pour garantir quelque chose de la survie au prix d'une identification au vide. A. Franck formule ainsi son sentiment : « La voix trouvée pour survivre, parfois, semble se situer du côté de la sublimation. Transmuer un danger de mort, (...) métamorphoser le danger de mort en création. (...) L'émotion esthétique n'apparaît-elle pas toujours sur fond de mort ? (...) Tout mouvement de création ne répond-il pas à un risque concernant la survie ? Ou à la nécessité de ressaisir l'origine, afin de se réassurer de la possibilité de vivre ou de survivre ? »³⁴

Le « transfert potentiel »³⁵ de l'œuvre beckettienne pourrait alors être un « transfert de vide » nécessitant d'être reçu comme un objet trouvé/créé par l'auteur. D. Anzieu estime que « l'œuvre se construit et fonctionne dans un espace psychique particulier, ou plutôt à l'intersection de différents espaces psychiques qui constituent le Moi. »³⁶ Nous sommes transportés aux limites du vide, là où une « peau psychique » manque à se créer. « La « boîte crânienne » qui renferme l'écriture de Beckett, écrit D. Anzieu a donc toutes les fonctions d'une « peau-mentale », qui serait figurative d'une union symbiotique ou plutôt d'une rupture entre mère et nourrisson. »³⁷ Seulement cet essai échoue systématiquement car S. Beckett l'avorte, faute d'un réceptacle suffisamment solide. C. Ross, contrairement à D. Anzieu qui interprète ce fait par le « fantasme d'une peau commune », préfère désigner une « symbiose mentale avec l'Autre où l'angoisse viserait celle d'une pensée commune. »³⁸

Pourrions-nous imaginer alors que S. Beckett aurait aimé trouver/créer une « pensée commune » dans le transfert ? N'aurait-il pas réalisé ce fantasme grâce et avec W.R Bion, aux vues de la proximité et de la complémentarité psychique des deux hommes, comme nous l'avons pointé précédemment ?

³⁴ Franck A., *Beautés et Transferts*, Paris, Hermann Psychanalyse, 2007, p. 27

³⁵ Expression de S. Korff-Sausse. Cf. Partie III, A), 1), p. 62

³⁶ Anzieu D., *Beckett et le psychanalyste*, Mayenne, Mentha, 1992, p. 114

³⁷ Ibid. p. 114

³⁸ Ross C., *Aux frontières du vide: Beckett: Une écriture sans mémoire ni désir*, Amsterdam, Rodophi, 2004, p. 75

